


Liszt et la musique

Gazette musicale, 16 juillet 1837

ncore un jour, et je pars. Libre enfin de mille liens, plus chimériques que réels, dont l'homme laisse si puérilement enchaîner sa volonté, je pars pour des pays inconnus qu'habitent depuis longtemps mon désir et mon espérance.

Comme l'oiseau qui vient de briser les barreaux de son étroite prison, la fantaisie secoue ses ailes alourdies, et la voilà prenant son vol à travers l'espace. Heureux ! Cent fois heureux, le voyageur ! Heureux celui qui ne repasse point dans les mêmes sentiers, et dont le pied ne pose pas deux fois dans la même empreinte (...) Heureux, enfin, qui sait briser avec les choses avant d'être brisé par elles !

C'est à l'artiste surtout qu'il convient de dresser sa tente pour une heure, et de ne se bâtir nulle part de demeure solide. N'est-il pas toujours étranger parmi les hommes ? Sa patrie n'est-elle pas ailleurs ? Quoi qu'il fasse, où qu'il aille, partout il se sent exilé. Il lui semble qu'il a connu un ciel plus pur, un soleil plus chaud, des êtres meilleurs. Que peut-il donc faire pour tromper ses vagues tristesses et ses regrets indéterminés ? Il faut qu'il chante et qu'il passe,

qu'il traverse la foule en lui jetant sa pensée, sans s'inquiéter où elle va tomber, sans écouter de quelles clameurs on l'étouffe, sans regarder de quels lauriers dérisoires on la couvre. Triste et grande destinée que celle de l'artiste ! Il naît marqué d'un sceau de prédestination. Il ne choisit point sa vocation, sa vocation s'empare de lui et l'entraîne. Quelles que soient les circonstances contraires, les oppositions de la famille, du monde, les sombres étreintes de la misère, les obstacles en apparence insurmontables, sa volonté, toujours debout, reste invariablement tournée vers le pôle ; et le pôle, pour lui, c'est l'art, c'est la reproduction sensible de ce qu'il y a de mystérieusement divin dans l'homme et dans la création. L'artiste vit solitaire. (...)

L'artiste vit aujourd'hui en dehors de la communauté sociale ; car l'élément poétique, c'est-à-dire l'élément religieux de l'humanité, a disparu des gouvernements modernes. Qu'auraient-ils à faire d'un artiste ou d'un poète, ceux qui croient résoudre le problème de la félicité humaine par l'extension de quelques privilèges, par l'accroissement illimité de l'industrie et de l'égoïste bien-être ? Que leur importent ces hommes, *inutiles* à la machine gouvernementale, qui vont par le monde ranimant la flamme sacrée des nobles sentiments et des exaltations sublimes, et satisfont par leurs œuvres au besoin indéfini de beauté et de grandeur qui repose plus ou moins étouffé au fond de toutes les âmes ? Les beaux temps ne sont plus où l'art étendait ses rameaux fleuris sur la Grèce entière et s'enivrait de ses parfums. (...) Le sublime n'étonnait personne, et les grandes actions étaient aussi fréquentes que les grandes œuvres qui tout à la fois les reproduisaient et les inspiraient. L'art puissant et austère du Moyen Age qui bâtissait des cathédrales et y appelait, au son de l'orgue, les populations charmées, s'est éteint avec la foi qui le vivifiait. Aujourd'hui, le lien sympathique est rompu qui, unissant l'art et la société, donnait à l'un la force et l'éclat, et à l'autre ces divers tressaillements qui enfantent les grandes choses.

L'art social n'est plus, et n'est pas encore. Aussi, que voyons-nous le plus habituellement de nos jours ? Des sta-

tuaires ? Non, des fabricants de statues. Des peintres ? Non, des fabricants de tableaux. Des musiciens ? Non, des fabricants de musique ; partout des *artisans* enfin, nulle part des *artistes*. Et c'est encore là une souffrance cruelle pour celui qui est né avec l'orgueil et l'indépendance sauvage des vrais enfants de l'art. Il voit autour de lui la tourbe de ceux qui fabriquent, attentifs aux caprices du vulgaire, assidus à complaire à la fantaisie des riches inintelligents, obéissant au moindre signe ; si empressés à baisser la tête et à se courber qu'ils semblent ne se croire jamais assez près de la terre ! Il lui faut les accepter comme ses frères, et voir la foule les confondre avec lui dans la même appréciation grossière, dans la même admiration puérile, hébétée. Et que l'on ne dise pas que ce sont là des souffrances de vanité et d'amour-propre. Non, non, vous le savez bien, vous, si haut placé qu'aucune rivalité ne peut vous atteindre ¹. Les larmes amères qui tombent parfois de nos paupières ce sont celles de l'adrateur du vrai Dieu qui voit son temple envahi par les idoles, et le peuple stupide pliant les genoux devant ces divinités de boue et de pierre, abandonnant pour elles l'autel de la Madone et le culte du Dieu vivant. (...)

Peut-être allez-vous me trouver bien sombre aujourd'hui (...) Mais je viens de vivre six mois d'une lutte mesquine et d'efforts presque stériles. Je viens d'exposer volontairement mon cœur d'artiste à tous les froissements de l'existence sociale ; je viens de supporter jour par jour, heure par heure, les tortures sourdes de ce *malentendu* perpétuel qui semble devoir, bien longtemps encore, subsister entre le public et l'artiste.

Le musicien est sans contredit le plus mal partagé de tous dans ce genre de rapports. Retiré dans son cabinet ou dans son atelier, le poète, le peintre, ou le statuaire accomplit la tâche qu'il s'est donnée, et trouve, son œuvre faite, des libraires pour la répandre, des musées pour l'exposer ; point d'intermédiaires entre lui et ses juges ; tandis que le compositeur est nécessairement forcé de recourir à des interprètes incapables ou indifférents qui lui font subir l'épreuve d'une

1. Cet article de la *Gazette musicale* est dédié « à M. George Sand ».

traduction souvent littérale, il est vrai, mais qui ne rend que bien imparfaitement la pensée de l'œuvre et le génie de l'auteur. Ou bien, si le musicien est lui-même exécutant, pour quelques rares occasions où il sera compris, combien de fois lui faudra-t-il prostituer à un auditoire froid et railleur ses émotions les plus intimes, jeter pour ainsi dire son âme au dehors, afin d'arracher quelques applaudissements à la foule distraite ! Encore est-ce à grand-peine si la flamme de son enthousiasme reflète quelque pâle lueur sur ces fronts glacés, allume quelque étincelle dans ces cœurs vides d'amour et de sympathie.

Moins qu'un autre, m'a-t-on dit souvent, j'ai le droit d'exprimer de pareilles plaintes, puisque dès mon enfance le succès a de beaucoup dépassé et mon talent et mes désirs ; mais c'est précisément au bruit des applaudissements que j'ai pu tristement me convaincre que c'était à un hasard inexplicable de la *mode*, à l'autorité d'un grand nom, à une certaine énergie d'exécution, bien plus qu'au sentiment du vrai et du beau, qu'étaient dus la plupart des succès. Les exemples abondent et surabondent. Étant enfant, je m'amusais souvent à une espièglerie d'écolier dont mes auditeurs ne manquaient jamais d'être dupes. Je jouais le même morceau, en le donnant tantôt comme de Beethoven, tantôt comme de Czerny, tantôt comme de moi. Le jour où je passais pour en être l'auteur, j'avais un succès de protection et d'encouragement : « Ce n'était vraiment pas mal pour mon âge ! » Le jour où je le jouais sous le nom de Czerny, je n'étais pas écouté ; mais lorsque je le jouais comme étant de Beethoven, je m'assurais infailliblement les bravos de toute l'assemblée (...).

Il est de fait qu'aujourd'hui, une certaine éducation musicale est le partage du plus petit nombre (...). On se borne la plupart du temps à entendre de loin en loin et sans choix, parmi quelques belles œuvres, une foule de choses pitoyables qui faussent le goût et habituent l'oreille aux plus mesquines pauvretés. Contrairement au poète qui parle la langue de tous, et s'adresse d'ailleurs à des hommes dont l'esprit s'est plus ou moins formé par l'étude obligée des classiques, le musicien parle une langue mystérieuse qui demanderait pour

être comprise un travail spécial, ou tout au moins une longue habitude ; il a aussi ce désavantage sur le peintre et le statuaire, que ceux-ci s'adressent au sentiment de la forme, bien plus général que la compréhension intime de la nature et le sentiment de l'infini, qui sont l'essence même de la musique. Est-il une amélioration possible à cet état de choses ? Je le crois, et je crois aussi que nous y tendons de toutes parts. On ne cesse de répéter que nous vivons à une époque de transition ; cela est vrai de la musique plus que de quoi que ce soit. Il est triste sans doute de naître dans ces temps de labeurs ingrats où celui qui sème ne récolte pas, où celui qui amasse ne jouit pas, où celui qui conçoit des pensées de salut ne doit point les voir se vivifier et, pareil à la femme qui meurt dans le travail de l'enfantement, les lègue faibles et nues encore à la génération qui foulera sa tombe. Mais pour ceux qui ont foi, qu'importent les longs jours d'attente ?

Liszt au milieu de ses élèves

